

RODRIGO GARCÍA

Daisy

Traduit de l'espagnol par
CHRISTILLA VASSEROT

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage traduit et publié avec le concours du Centre national du Livre

Titre original :

Daisy

© 2009, Rodrigo García

Tous les droits de représentation pour la langue française
sont aux Éditions Les Solitaires Intempestifs

© 2014, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-390-7

Le spectacle a été créé en espagnol surtitré en français le 10 septembre 2013 au Théâtre des Haras d'Annecy (Bonlieu, scène nationale), dans une mise en scène de l'auteur, avec les comédiens Gonzalo Cunill et Juan Loriente.

Quatuor à cordes : Nathalie Geoffroy-Canavesio (violon),
Marie-Édith Renaud (violon), Clémence Guillot (alto) et Noé
Natorp (violoncelle), de l'Orchestre des Pays de Savoie
Assistant à la mise en scène : John Romão
Création lumières : Carlos Marquerie
Création vidéos : Ramón Diago
Sculpture : Cyril Hatt
Espace sonore : Daniel Romero
PERRUQUES : Catherine Saint-Sever
Éducateur canin : José-Claude Pamard
Régie son : Vincent Le Meur
Direction technique : Roberto Cafaggini
Régie plateau : Jean-Yves Papalia

Production : Compagnie Rodrigo García / Bonlieu, scène nationale d'Annecy /
La Bâtie, Festival de Genève avec le soutien du Théâtre Saint-Gervais de
Genève et dans le cadre du projet PACT bénéficiaire du FEDER, programme
INTERREG IV A France-Suisse.

NOTE DE L'AUTEUR

Chaque soir, cette pièce de théâtre monumentale reçoit la visite du philosophe Gottfried Leibniz, qui explique tout un tas de choses à la petite chienne Daisy, comme le texte ne l'indique pas. On y assiste également à des rituels de la Franc-Maçonnerie du Cafard, à des danses avec des chiens, des escargots, des tortues et des cafards vivants, à des ballets d'araignées de mer, un quatuor à cordes y interprète du Beethoven, et ce n'est pas tout, loin de là, tout n'étant pas indiqué dans le texte.

LES CAFARDS PARTICIPENT AUX TÂCHES DOMESTIQUES. SA CHÈRE
ET TENDRE TROUVAIT QUE LE CORPS, C'ÉTAIT DE LA MERDE. LE
SKI NAUTIQUE COMME HUMILIATION EN PUBLIC. L'HOMME CACTUS
VA À LA PLAGE

Quelque part dans le monde, allez savoir où, il y
avait quelqu'un qui dressait un chien. Et quelque
part ailleurs dans le monde, allez savoir où, il y avait
quelqu'un qui dressait un chat. Et encore ailleurs dans
le monde, allez savoir où, il y avait quelqu'un d'autre
qui dressait un chimpanzé. Et encore ailleurs, loin,
très loin, au trou du cul du monde, il y avait quelqu'un
qui dressait un cheval. Et quelque part ailleurs dans
le monde, Dieu seul sait où, il y avait quelqu'un qui
apprenait des mots à un perroquet. Et dans un recoin
de la planète, allez savoir lequel, il y avait quelqu'un
qui charmait un serpent. Et dans un trou paumé, au
fin fond du Japon, il y avait un père et une mère qui
éduquaient leur enfant, et dans un autre coin du globe,
à Las Vegas, il y avait quelqu'un qui apprenait à lire
à un paon, sans parvenir au moindre résultat
Pendant ce temps, moi, je m'échinai à dompter une
armée non négligeable de cafards
J'avais échoué avec les femmes, j'avais échoué avec
les enfants, mais avec les cafards je m'en sortais
plutôt pas mal

Non seulement ils ne s'échappaient pas dans les endroits crasseux et magiques dont ils sont coutumiers en tant que cafards : canalisations des toilettes, autoroutes invisibles cachées sous la tapisserie
Mais ils restaient tous dormir à côté de moi, autour de mon lit, et chacun avait une fonction qui lui était assignée, comme des abeilles dans une ruche
Au bout d'un an et quelques, à force de les tanner, je suis parvenu à établir un ordre hiérarchique dans cet essaim de cafards, j'ai créé une ruche avec les cafards, une métamorphose de cafard en abeille qui aurait foutu les jetons à Maeterlinck s'il avait vu ça : mes cafards savaient aller jusqu'au frigo, l'ouvrir et me ramener une bouteille de Heineken
Ils savaient où se trouvaient mes pantoufles et ils se débrouillaient pour qu'elles m'attendent près de la porte à sept heures du soir quand je rentrais du boulot
Un sous-groupe de cafards avait appris à faire cuire des œufs au plat et à préparer de la salade sans trop forcer sur le sel
Il ne fallait pas exiger d'eux des plats trop élaborés, mais des œufs au plat et de la salade, ça, ils savaient le faire
Et pendant ce temps, dans un autre coin du globe, Dieu seul sait où, peut-être en Patagonie, un gaucho enseignait à une vigogne quelques rudiments de claquettes
Quant à moi, je dressais les cafards aux tâches domestiques, ce qui me permettait d'avoir du temps à revendre pour réfléchir
Réfléchir au fait de regarder sans rien percevoir, réfléchir au fait de toucher sans rien ressentir, réfléchir et tourner autour du pot sans avancer

Réfléchir à l'insinuation en tant que mot parfait pour désigner la lâcheté ; insinuer, c'est se préparer au grand saut qu'on ne fera jamais
Et c'est presque tant mieux, d'ailleurs, car si je faisais quelque chose, n'importe quoi, je finirais par en venir à bout et, après en être venu à bout, je n'aurais plus rien à faire, et alors je devrais tout reprendre à zéro
Et j'ai remonté le temps comme j'ai pu, jusqu'à l'époque de l'intérêt, de la spécialisation et de la passion
Je m'étais d'abord montré intéressé, puis je m'étais spécialisé et, au bout d'un moment, sans même m'en rendre compte, je m'étais passionné et, en moins de temps que ce que j'aurais imaginé, j'étais obsédé par « Le Corps »
Ce que les chirurgiens, les danseurs classiques et contemporains et les Monsieur Muscle gavés de protéines appellent « Le Corps » avec majuscules, comme si Le Corps était une divinité païenne qui transcende son propriétaire, ou disons plutôt son locataire, sachant que le propriétaire du corps, au final, est le ver de terre ou la rafale de vent
Et pendant que moi, j'exaltais Le Corps comme chose sacrée, apparentée à Apollon, Shiva, Viracocha, Osiris, Quetzalcóatl, Minerve, Anubis et Wong Tai Sin, ma femme, cette conne, me disait que l'objet de ma passion et de mon étude n'était rien d'autre qu'un « réceptacle palpitant morbide broyeur et transformateur de nourriture en excrément »
Bref, tout ce qu'un corps avait à mes yeux de mystique, de divin, d'indéchiffrable, n'était pour elle rien d'autre qu'un simple mécanisme et un contenant conçu pour engloutir et pour expulser, aller dormir, ronfler et péter un bon coup

Elle disait que le corps salissait tout, la salope
Désormais les cafards allaient et venaient, et moi,
j'avais une de ces envies de raconter quelque chose à
quelqu'un, prendre mon téléphone, sortir et raconter
quelque chose à quelqu'un

Mais toujours pareil : je ne pouvais rien raconter à
personne car, pour raconter, il faut faire remonter les
souvenirs et moi, je n'avais pas la moindre envie de
me souvenir

Et je ne pouvais raconter mes rêves à personne car je
n'avais pas non plus envie de m'en souvenir

Je n'ai jamais aimé le souvenir

Mieux vaut laisser aux autres le soin de forger notre
image, à partir de commentaires, de suppositions

Au bout du compte, nous sommes le résultat des
interminables notes de bas de page que l'on écrit
sur nous

Chacun est la somme de tout ce qui se dit dans son
dos, toujours du négatif, toujours des saloperies

Au bout du compte, chacun est un être fait des
millions de sales commentaires à la con des gens
du quartier, plus les sales commentaires à la con
des amis, auxquels viennent s'ajouter les sales
commentaires à la mords-moi-le-nœud des parents
et des « proches »

Proches, un mot que je n'ai jamais compris, ils me
font penser à des corbeaux dans un champ de blé
mal peint, les proches

Domage de rater ce qui se dit de bien sur nous, les
commentaires qui arrivent toujours une fois qu'on
est mort, une fois le cadavre à la morgue, une fois le
cadavre en chemin pour l'incinération

Alors là on entend, comme si de rien n'était, des
commentaires sympathiques, lumineux, rien que

de *l'amour*, oui : pile au moment où ça ne parvient
plus à nos oreilles

De belles paroles qui ne servent à rien, toujours la
même chanson, les belles choses, c'est au cadavre
qu'on les dit ; les accusations et les reproches, c'est
quand tu es en vie qu'on te les balance

Les cafards allaient chercher des chips et des olives,
et moi, je me disais qu'il fallait que je retrouve le
cahier, et je l'ai retrouvé

C'était un cahier avec une voiture de Formule 1 sur
la couverture, la Lotus 72 de Ronnie Peterson, et il
s'ouvrait sur une phrase que j'avais écrite à l'âge
de neuf ans

Ça disait : 24 janvier 73 : jusqu'à ce jour je n'ai pas
aimé vivre

Et ça continuait :

24 janvier 80 : jusqu'à ce jour je n'ai pas aimé vivre

24 janvier 84 : jusqu'à ce jour je n'ai pas aimé vivre

24 janvier 91 : jusqu'à ce jour je n'ai pas aimé vivre

24 janvier 93 : jusqu'à ce jour je n'ai pas aimé vivre

24 janvier 99 : jusqu'à ce jour je n'ai pas aimé vivre

24 janvier 2004 : jusqu'à ce jour je n'ai pas aimé vivre

24 janvier 2006 : jusqu'à ce jour je n'ai pas aimé vivre

24 janvier 2007 : jusqu'à ce jour je n'ai pas aimé vivre

24 janvier 2011 : jusqu'à ce jour je n'ai pas aimé vivre

24 janvier 2013 : jusqu'à ce jour je n'ai pas aimé vivre

Des phrases écrites avec une belle écriture, une écriture
apaisante et rassurante, chaque phrase semblait
dessinée sur une ligne imaginaire, car les pages
n'étaient pas quadrillées

Quand ce soir-là ma femme, cette conne – qui
à l'époque était encore la fiancée dont j'étais

amoureux –, est tombée sur ce cahier d'enfant et l'a lu, elle m'a proposé d'aller boire un verre et là, il lui a fallu cinq gin-tonics pour m'avouer : « J'ai lu le cahier et je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu veux te suicider »

Ce à quoi j'ai répondu : « Je vois pas le rapport avec la choucroute »

Mais je gardais pour moi la bonne réponse, la vraie, la réponse que je n'étais disposé à partager ni avec elle ni avec personne : le suicide est l'affirmation et le constat par excellence que l'on est en vie

Bref, me suicider, mon cul, vu que je n'avais pas le moindre désir d'être en contact avec la vie, de près ou de loin, ni de faire l'expérience des vibrations aveuglantes et des tachycardies provinciales que la vie nous réserve

Vivre avait pour moi le goût d'une huître pourrie qu'il fallait immédiatement recracher sur la table, et tant pis pour la gueule que font les autres convives Certes, il n'aurait pas été si compliqué de dissimuler mon total désaccord avec la vie, il suffisait de regarder autour de moi, d'observer mes congénères et de les imiter, sauf que je n'y arrivais pas et je n'y arrive toujours pas

Je n'arrive pas à acheter une voiture à crédit, je n'arrive pas à arroser les plantes, je n'arrive pas à me souvenir d'un anniversaire, je n'arrive pas à faire des gosses à qui que ce soit, je n'arrive pas à envoyer une carte postale, je n'arrive pas à faire la vaisselle pour éviter une dispute idiote, je n'arrive pas à faire comme si je n'allais pas aux putes, je n'arrive pas à rendre visite à ma mère le jour de la fête des Mères

Ce genre de trucs qui pour un tas de gens donnent un sens à l'existence et que moi j'interprète à ma façon comme le glas qui sonne en haut des clochers, la cryogénéisation, la mort en vie, des pelletées de terre sur le mort qui respire

Pour maquiller la chose et ne pas jouer les trouble-fête, pour qu'on ne dise pas de moi « revoilà ce trouble-fête à la con », avant de me transformer en cactus, j'ai opté pour le ski nautique

Toute ma vie, j'ai considéré le sport comme une humiliation en public, d'où mon choix du ski nautique, qui n'est rien, même pas un sport, qui n'entre même pas dans la catégorie des loisirs

Je me suis dit : tant qu'à pratiquer un sport qui, comme tous les sports, n'est rien d'autre qu'une humiliation en public, tant qu'à m'humilier, autant que ce soit en pratiquant le ski nautique

Parce que franchement, te faire remorquer par un bateau qui n'arrête pas de t'envoyer de l'eau en travers de la gueule et qui te fait avaler la fumée pestilentielle de son moteur en train de cramer de l'essence et de l'huile, je n'ai jamais rien vu de pire

Et pour couronner le tout, attaché comme un âne au bout d'une corde, sans la moindre liberté de faire ce qui te passe par la tête

Si tu veux t'humilier en public, je prétends que le ski nautique est l'idéal

Tu n'as pas la liberté d'aller où bon te semble, tu es le témoin muet de la liberté de l'air, de la liberté de la mer ou du lac, tu es le témoin de la liberté des oiseaux Et toi, tu es attaché au bout d'une corde derrière un bateau qui fait un boucan infernal et qui t'en met plein les oreilles

Pas besoin de fumer un joint pour voir les mouettes,
les truites, les dauphins et les daurades en train de se
foutre de ta gueule
Et après une demi-heure de ski nautique, la buvette.
Enlever sa combinaison, commander une bière, des
fruits secs, une autre bière, se retrouver entre amis,
faire l'idiot et se la fermer

Fermer sa gueule et observer
Tu observes avec tes fosses nasales, avec tes
oreilles, avec ton fion, avec chaque poil de ton
fion et de tes fosses nasales
Tous tes orifices crasseux palpitent, aux aguets,
ton fion en embuscade
Faire l'idiot et se taire
Faire des provisions et ne pas juger
Accumuler sans adjectiver
Je fais le cactus
Après avoir fait l'idiot, je fais le cactus
Je suis le cactus
Après avoir été l'idiot
être le cactus
Tant de choses vont s'échouer
dans le conteneur obscur et muet,
goutte à goutte
Je dégouline dans la nuit intérieure du cactus
Circonstances, rires, phrases prononcées à toute
vitesse,
une histoire inachevée, une autre histoire, six
histoires à l'unisson, la radio de la buvette,
l'odeur des sardines martyrisées sur le grill
tout ça restera à l'intérieur de l'idiot,
au centre de la terre du
cactus

Personne ne sait ce que tu trames, d'ailleurs ton
silence est mal interprété, il est surévalué, car tu ne
trames rien du tout

On te trouve pensif, songeur, absent
On t'imagine en train de réfléchir à quelque chose
d'important
et toi, tu n'as aucun projet pour l'avenir
Tu ne sais même pas ce que tu vas faire ce soir
Le cactus a la tête vide

Il y a une musique – appelons-la comme ça – qui
résonne à l'intérieur de la plante que tu es, et c'est
bien suffisant
C'est même trop, c'est plus que tu n'espérais
Le cactus ne veut pas d'émotions, il ne veut pas
d'histoires, il lui suffit de se sentir
Tu ne veux pas d'histoires car les histoires charrient
des émotions

Et moi, je me contente de
gouttes précises, précieuses, de chaque goutte
faite
de soleil, de lune, d'étoiles, des gouttes qu'en tant
que cactus, en tant qu'idiot, j'engloutis
en silence et
silencieusement

Et tout autour de moi, dans la buvette, au milieu des
pistaches, des cacahuètes et des bouteilles vides, les
questions fusent, les points de vue se bousculent, les
mauvaises blagues s'enlisent, on exige des détails
Et voilà qu'ils veulent aller faire un tour avec moi,
ils veulent s'asseoir à mes côtés, ils me proposent